

Alexandra parle sans discontinuer. Elle sent l'agitation de Clément à ses côtés. Elle n'ose le regarder que par à-coups, du coin de l'œil, en tâchant de rester concentrée sur la route. Il serre la mâchoire, une main agrippée à la poignée, l'autre parcourant son genou de caresses appuyées et répétitives. Il ne détache pas ses yeux du défilement des rues, des panneaux, des voitures. Alexandra prend garde de conduire lentement, sans gestes brusques. Mais elle se rend compte qu'elle roule déjà trop vite pour lui. Le pare-brise est comme un écran où le film passerait en accéléré. Elle parle. De la nouvelle lampe qu'elle a achetée. De ce qui a changé dans le duplex. De ce qu'il va retrouver. De la soirée au calme, à trois, qui se profile. Des amis qui viendront le lendemain. Des dessins de Linou. Des poupées de Linou. De la joie de Linou. Depuis le début de la semaine, la petite se prépare pour le grand jour. Alexandra parle pour distraire Clément de sa nervosité. Mais c'est au fond la nervosité de Clément qui la distrait de ses propres appréhensions. Elle écoute, incrédule, la voix qui martèle dans sa tête *il est sorti, il s'en est sorti*. Elle fixe ses pensées sur l'avenir qui s'ouvre de nouveau à eux. *On va s'en sortir*. En allant le chercher ce matin, elle a laissé l'hôpital entrer en elle pour la dernière fois. Elle a pris le même ascenseur, traversé les mêmes couloirs, poussé les mêmes portes, salué les mêmes infirmières, senti les mêmes odeurs, croisé les mêmes néons, mais plus rien ne ressemblait à ce qu'elle avait connu. Le quotidien

qui a été le sien, le leur, pendant plus d'un an et demi, s'efface à mesure qu'elle le reproduit. Elle se tient sur le pas de la porte. Clément l'attend, habillé, rasé de près, l'inséparable lâfa du père Pierre sur la tête. Une valise et un sac de voyage au pied du lit vierge. La chambre, vidée de toute décoration, est anonyme et impersonnelle. Clément regarde par la fenêtre, assis sur le fauteuil d'où elle l'a tant de fois veillé. Une brèche de temps sépare la porte du fauteuil. Une brèche de souvenirs, d'angoisses et d'espoirs. Alexandra en a conscience, mais ne montre pas le moindre embarras à la franchir. Elle a trop attendu ce moment. La vie s'est montrée à la fois trop cruelle et trop généreuse envers elle pour qu'elle s'autorise maintenant la moindre hésitation. Elle voit Clément absorbé par la vue du fidèle peuplier dans le vent. L'arbre a été présent jour après jour, plus sûrement qu'elle ne l'a été elle-même. Il doit probablement lui dire au revoir à sa manière. Elle s'approche de lui et dépose un baiser chaud à cheval entre son lâfa et son front. Elle sent le goût salé de la cicatrice se mêler au contact rugueux de la laine. Clément lui sourit : *Allons-y !* Il n'a pas dit un mot depuis. Alexandra remplit alors l'espace sonore pour deux. Elle a vu son mouvement de recul sur le parking. Il a râlé contre ses béquilles en se glissant sur le siège passager. Son premier trajet en voiture depuis l'accident. Tous deux savent qu'il doit affronter ce moment, qu'il sera plus fort s'ils l'affrontent ensemble. Ils le savent mais n'en parlent pas. Adélaïde est venue hier soir pour rassurer Clément. Pour discuter avec lui de cet instant, et de tous ceux qui suivront. Tous ces instants d'*après*. Clément a été davantage touché par la démarche de l'infirmière que par ses arguments qui ressemblaient à une leçon trop souvent répétée. Il n'a jamais supporté les

scènes d'au revoir, probable conséquence d'une enfance solitaire ballottée au gré des mutations de son père. Ne jamais s'attacher. Ne jamais avoir le luxe de s'attacher. Adélaïde comble le silence de ses conseils. Elle interprète le visage muet de Clément. Elle dit *C'est normal que vous soyez inquiet*. Et Clément se sent d'autant plus inquiet. Assise au pied du lit, elle frotte la main de son *Miraculé* dans les siennes. Il sent la chaleur à travers sa peau sèche, usée par le gel hydroalcoolique. Elle parcourt avec lui sa journée de sortie. Elle évoque minute par minute ses activités, ses réactions. *Imaginez que vous revenez de voyage. Qu'est-ce qui vous a le plus manqué?* Elle anticipe ses doutes pour aussitôt les dissiper. En l'écoutant, il voit le carrelage du hall, sent le grincement du parquet dans les escaliers, plisse les yeux dans la pénombre de l'entrée. Le duplex lui apparaît davantage comme une sensation que comme une image. Il n'arrive plus à se souvenir de la forme des poignées de porte, de la manière dont elles se coulent dans la main. Comment peut-on oublier les détails d'un geste pourtant si quotidien? *Qu'allez-vous faire en priorité avant de défaire vos bagages?* Elle le projette dans sa nouvelle vie par étapes, pas à pas. *Dites-vous que vous avez fait le plus dur. Le meilleur reste à venir.* Enfin, elle sourit, de ce sourire qui soulage plus efficacement que toutes les injections de morphine. Elle lui lâche la main et marque son geste d'une petite tape ironique. *Et puis, vous allez enfin vous débarrasser de moi!* Clément attend qu'elle continue, il espère qu'elle le dise, mais elle se tait. Il n'ose se l'avouer, il est déçu par la pudeur professionnelle dont Adélaïde fait soudain preuve à son égard. Il aimerait l'entendre, il aimerait le dire. *Vous allez me manquer.* Mais les mots s'évanouissent au bord de leurs lèvres. Il n'y a que le silence, un silence pur de

tout ronflement de machines, de toute sonnerie, de tout écho mécanique. Un silence d'hôpital sans le son de l'hôpital. Un silence qui n'est déjà plus l'hôpital. Alors, sur le même ton, Clément enchaîne *Suis pas mécontent de vous quitter !* Il jette un œil à la chambre nue qu'il a tant de fois parcourue du regard, à défaut de pouvoir l'arpenter physiquement. Il en connaît les moindres secrets. La manière dont la lumière, en milieu d'après-midi, sculpte les ombres sur les granules du crépi. La légère irrégularité du linoléum, devant la porte des toilettes, comme un voile de cellulite. Le tube de néon qui imprègne le regard et jette un filtre bleu sur l'ensemble de la pièce. Le sifflement du vent dans les branches du peuplier, amorti par le double vitrage. Les roulettes en caoutchouc de la table de nuit qui émettent un son presque obscène sur le sol. *Schmoook !* Et le souffle de la climatisation, imperceptible jusqu'à ce qu'on en prenne conscience. Son piège se referme alors : le bourdonnement s'immisce dans les pensées et transforme l'environnement sonore en véritable cauchemar mental. La chambre de Clément est sa cellule autant que son territoire. Le lieu clos de sa fuite. Il se découvre extraordinairement faible. Il a conscience de ce qu'il quitte. Il pense aux bras forts de Louison, dans son enfance. Sa nourrice l'étouffait en l'embrassant. Il était toujours un peu gêné par son odeur masculine. Mais il aimait se blottir dans son corps confortable et généreux. Adélaïde se lève et il hésite à se jeter dans ses bras, pour la retenir autant que pour se protéger. Il réalise qu'il ne sait plus désormais de quoi sa vie sera faite, que l'ennui rythmé et répétitif de l'hôpital est finalement le seul quotidien qu'il se sent apte à affronter. L'extérieur est un avenir trop vaste pour lui.

Un. Clément voit les lignes blanches qui défilent en pointillés. Un goût : la menthe de son chewing-gum. Un son : celui, sourd et continu, du moteur. Une sensation : le siège dans lequel ses os saillants s'enfoncent. Il imagine les traces qu'il laisse sur la mousse. Une empreinte de chevreuil. Une odeur : la voiture d'Alexandra sent le pain. Deux. Clément se concentre sur une traînée de gouttes qui marque le pare-brise ; il voit la découpe octogonale d'un panneau sur la route. Deux goûts : il ne trouve pas d'emblée. Il fait un effort supplémentaire de concentration. Il se recentre sur lui-même. L'interne Catherine Reilhac lui a suggéré de répéter l'exercice pour déjouer l'angoisse. Reprendre doucement possession de son corps, sens après sens. Ne pas laisser les pensées paralyser son cerveau. Ou plutôt, penser à ne plus penser. C'est-à-dire surtout ne pas penser à... Uniquement voir, goûter, toucher, entendre et sentir. Retour à la base. Progressivement. D'abord un, puis deux autres, puis trois autres. Deux goûts, donc : il visualise mentalement sa langue contre ses dents qui manipule le chewing-gum. Ses mâchoires se serrent de plus en plus fort. Il y a toujours la menthe, dont la saveur se dilue dans sa salive. Il y a l'amertume lointaine d'un café au fond de son palais. Deux sons : la voix d'Alexandra et le vrombissement d'une moto au feu rouge. Deux sensations : sa main droite serrée épouse la forme ergonomique de la poignée ; il tend l'autre vers la climatisation, sent l'air chaud au bout de ses doigts. Deux odeurs : l'humidité qui remonte du sol ; les pots d'échappement de la ville. Et puis une troisième dont il ne contrôle pas la soudaine agression. Il essaie de respirer calmement, pense aux conseils de l'interne. Mais l'odeur reste toujours plus forte. Elle recouvre bientôt tout le reste. Elle s'empare de

chacun de ses sens, se jette sur lui, en lui, comme une bouffée délirante. Son cœur se décroche. Clément se raisonne, inspire lentement par le nez, gonfle le ventre, bloque sa respiration puis expire calmement – encore un exercice anti-panique labellisé Catherine Reilhac. L'odeur survit, figée dans ses narines. L'espace confiné du véhicule pue le feu et la mort. Tout, autour de lui, pue la mort et le feu. Ses propres vêtements, sa propre peau empestent. Le parfum d'Alexandra aussi. Il ouvre la fenêtre, mais le remède est pire que le mal. L'air de la ville s'engouffre dans la voiture, saturé de charbon et de chair calcinée. Le présent est tout simplement irrespirable. Clément étouffe. *Je suis en train de devenir fou.* L'impatience se diffuse bizarrement sans précipitation, comme une vague de chaleur, jusqu'à rendre l'instant invivable. *Je n'y arriverai jamais.* Clément essaie de calculer le temps qui leur reste avant l'appartement. Mais le temps est une donnée trop oppressante. Il n'y tient plus. Il doit sortir. Il cherche à nouveau son souffle. Alexandra ne se rend compte de rien. Il est apparemment très calme alors qu'il n'est, intérieurement, qu'agitations et saccades. Ses pensées s'évadent en tous sens. Il saisit la poignée, ouvre la porte et saute en marche. Et tant pis s'il n'y survit pas. Il retrouverait le goût de l'asphalte, le crissement des pneus, l'odeur du sang mêlée au plastique fondu. Il est prêt à tout. Tout. Tout plutôt que de prolonger, ne serait-ce que d'un millième de seconde, cet instant. *Je m'sens pas bien.* Il s'étonne d'entendre sa voix si claire interrompre les paroles d'Alexandra. C'est bien lui qui parle, assis à sa place, mais il s'observe à distance. Alexandra se retourne vers lui. Il capte l'inquiétude de son regard. Ce qui l'inquiète encore davantage. Flash de panique jusque derrière ses yeux. Elle regarde sa

main sur la poignée. *Qu'est-ce qui ne va pas ?* Le clignotant accompagne la suite de la scène comme un métronome. La route ralentit sa course à travers le pare-brise. *Je... je ne sais pas...* Les rues s'arrêtent, les immeubles se fixent. Clément reconnaît les abords de la gare de Lyon. Mais rien ne se ressemble. La réalité apparaît beaucoup trop... réelle, comme si elle se moquait d'elle-même. Et il y a là quelque chose de proprement invraisemblable.

*Mon Antoine,*

*J'ai tout de suite pensé à Antoine. Je ne sais pas ce que nos parents avaient choisi. Si tant est qu'ils aient eu le temps d'y réfléchir ensemble. Je me souviens juste de maman me parlant du petit frère, un concept beaucoup trop abstrait pour moi du haut de mes cinq ans. Je ne comprenais pas pourquoi tu n'étais déjà là. Maman montrait son ventre et je m'y retrouvais encore moins. Je ne voyais pas l'intérêt d'attendre. Alors, pour faire taire mon impatience, je t'ai appelé Antoine. Je t'ai appelé par enfantillage d'abord. Par nécessité ensuite. Je t'ai appelé au sens propre. Et tu es venu. Je ne sais pas pourquoi Antoine. Je ne connaissais personne de ce nom et je n'ai pas le souvenir d'un quelconque personnage, d'une quelconque histoire qui aurait pu orienter mon choix. Peut-être avais-je vaguement entendu parler de saint Antoine de Padoue, le célèbre pourvoyeur d'objets perdus. Antoine : aujourd'hui encore j'aime la sonorité de ton nom. J'aime la grimace que l'on fait en t'articulant. La bouche s'ouvre timidement comme pour gober un petit œuf avant de repartir en arrière dans un sourire forcé, toutes dents dehors. La voix monte par le nez, la langue claque puis le souffle rebondit sur le palais. An-oi-an-oi-an-oi-an-oi. Petite, je t'appelais sans m'arrêter, le plus vite possible, et mon chant ressemblait tantôt au cri d'un animal moqueur tantôt au hululement entêtant d'une sirène d'alarme. Mon mantra personnel. Ma manière à moi de t'invoquer. Secrètement. Je ne voulais pas que maman le sache. Je voulais, je devais, te garder pour*



moi. Même si, ou parce que, ta présence aurait soulagé chez elle la douleur de ton absence même. Antoine. J'ai fini par te donner un visage. Maman n'a évidemment rien compris. Je la revois pleurer d'impuissance devant le scalp que je venais de m'infliger en quelques coups de ciseaux. Dans le miroir de la salle de bain, la fille unique se confondait avec le fils désiré. Sur le carrelage, nos pieds nus foulaient un nuage de mèches duveteuses, les probables vestiges de mon enfance. Aujourd'hui encore, quand je passe doucement la main sur ma nuque rêche, un frisson se répand en étoile, jusqu'au sommet de mon crâne, jusqu'à la cambrure de mes reins, jusqu'à la pointe de mes épaules. C'est toi... Antoine. Saint Antoine de Padoue. Tu as été, avant même d'être, à la fois perdu et retrouvé. Rien d'étonnant à ce que je m'oriente maintenant vers une carrière de chercheuse. Tu m'as donné le goût de la quête. Tu es à la fois ma fin et mon moyen. En te nommant, en t'articulant, je donne un nom à ce qui n'en a pas, à ce qui me hante et que je ne parviens à saisir. Tu me guides tout en m'offrant la possibilité de me perdre. Chercher, c'est refuser en permanence de s'avouer vaincu. C'est aussi refuser en permanence de s'avouer victorieux. L'insatisfaction est un aiguillon plus sûr que l'ambition. Elle ne s'illusionne d'aucun triomphe, elle ne s'encombre d'aucun ego ; elle promet juste que le meilleur reste toujours et encore à venir. Elle donne aux arrivées la fragilité et l'urgence de nouveaux départs. Elle rend le présent suffisamment instable pour relancer sans cesse le mouvement, pour accepter de devoir toujours tout remettre en jeu. Avec toi, j'ai appris à chérir l'impermanence, à faire de la mélancolie et de l'incertitude des hymnes de vie. Aucune joie, aucune peine ne sauraient me communiquer un sentiment de vie aussi nécessaire que l'insatisfaction qui, jour après jour, m'éteint, me contraint, me frustre, me blesse sans pour autant cesser de m'encourager.

Alors donc, je cherche. J'écris ma propre biographie sous la protection de ceux qui ont vécu avant moi. J'essaie de comprendre mon histoire dans celles qui ont déjà été écrites, décrites, pensées, pansées. Je me projette en elles. Et j'écoute sans fin résonner l'écho sur les parois. Quelque chose m'enferme et me libère à la fois. Je pense à notre père. J'ai parfois l'impression de n'agir que pour lui, que par lui. Je contemple les blessures qu'il m'a laissées dans les plaies des autres et, plus je les regarde, plus je les aime. Plus je les regarde, plus elles saignent. Je suis persuadée que l'art n'a été donné aux hommes que pour aiguiser cette dépendance. À bien y réfléchir, il n'y a rien dans l'ordre logique, naturel, visible de ce monde qui puisse expliquer ou justifier l'art. C'est une énigme qui ne se présente jamais tant pour être résolue que pour être acceptée en tant qu'elle est, et restera, une énigme. À ce compte-là, il n'y a pas de discours qui tienne, pas de langage adéquat. C'est l'art qui est langage. Dans l'entrelacs des couleurs, j'entends des sonorités nouvelles, comme une langue étrangère que l'on devine mais que l'on ne peut comprendre tout à fait. Une langue oubliée. Comment considérer cette émotion qui m'étreint ? Comment expliquer qu'elle me bouscule le cœur autant que l'esprit ? Quels souvenirs enfouis met-elle soudain au jour ? Quel mystère dévoile-t-elle dans le cheminement même de son mystère ? Antoine, face à une œuvre, j'apprends désormais à désapprendre. Je ne reconnais d'autre attitude que l'indécision et l'humilité. Oui, l'art ne m'ouvre les yeux que pour mieux révéler mon propre aveuglement. Dans la nuit de ce monde, je tends alors les bras face aux ténèbres. Vois comme je les ouvre pour t'accueillir et me blottir contre toi.